



Littérature | Critiques

SANS OUBLIER

L'Islande au vitriol

Armateurs, musiciens, pêcheurs de harengs, la famille Knudsen, prolifique et polyvalente, est à la fois un atout et un fléau pour son pays. Grâce à elle, l'Islande s'ouvre au monde et à la mondialisation. Avec les risques que cela comporte. Pas seulement pour sa situation financière mais aussi pour son mode de vie : qu'en est-il, à l'aube du XXI^e siècle, des valeurs traditionnelles ? Ne seraient-elles plus qu'une coquille vide ? Révolté, comme beaucoup d'Islandais, par les scandales politico-financiers qui ont ébranlé la république, Einar Mar Guomundsson (né en 1954) brosse un portrait au vitriol d'une société qui proclame son attachement aux principes éthiques alors qu'elle n'est mue que par l'appât du gain. Ces « rois » de l'île ne sont pas des étrangers venus corrompre un peuple vertueux mais l'émanation même de celui-ci. La famille Knudsen, c'est l'ensemble des Islandais à l'heure de la modernité. En jouant avec les clichés, l'auteur tourne en dérision la saga classique, avec ses généalogies enchevêtrées et ses péripéties infinies. Il met en



abyme l'idéal héroïque d'antan dans un récit dont on sort sonné et passionné. ■

ELENA BALZAMO

► **Les Rois d'Islande**

(*Islenskir kongar*),
d'Einar Mar
Guomundsson,
traduit de l'islandais
par Eric Boury,
Zulma, 336 p., 21 €.

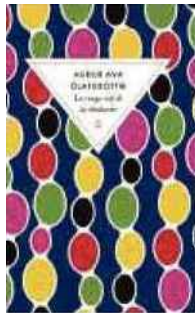


Littérature | Critiques

SANS OUBLIER

Paysage avec paralysie

Révélee au public français grâce à *Rosa candida* (Zulma, 2010), l'Islandaise Audud Ava Olafsdottir (née en 1958) possède l'art de dire les choses compliquées avec des mots simples. Celui aussi de suggérer l'émerveillement devant le miracle quotidien de l'existence – se baigner dans la mer glaciale, participer à la confection du boudin traditionnel, regarder la photo d'un homme, le père, jamais connu, et d'une femme, la mère, partie au loin et jamais revenue, ou encore se fixer un but incroyable tel qu'escalader une montagne de 800 mètres sur des béquilles ! Quand on est une adolescente paraplégique, comme l'héroïne de ce livre, à qui la plupart des choses de la vie resteront à jamais inaccessibles, on apprend à les aborder d'une autre manière. On voit ce que les autres ne voient pas



avec une intensité peu commune. Le petit village côtier devient un tableau d'Albert Marquet – la maison rose, la tour violette, la mer gris ardoise. Un carré de rhubarbe prend des allures de forêt vierge... D'une grande plasticité, l'écriture d'Olafsdottir est mise ici au service d'un projet délicat : peindre le paysage intérieur d'un être à part. Un défi que la romancière relève avec un indiscutable brio. ■ E. B.

► **Le Rouge vif de la rhubarbe** (*Upphækud jörd*), d'Audud Ava Olafsdottir, traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson, Zulma, 156 p., 17,50 €.



Critiques | Littérature

Routard d'un été lointain

Subrepticement, les années 1970, avec leur lot de vécu personnel et passionnel, sont devenues « de l'Histoire ». Une distanciation qui profite à l'analyse, mais qui désincarne son objet. Entre les deux, le roman d'Einar Mar Gudmundsson (né en 1954), son deuxième traduit en français après *Les Rois d'Islande* (Zulma, 2018), tente une synthèse : profiter de la distance temporelle pour mieux cerner la période, recréer l'ambiance en puisant dans ses propres souvenirs de jeunesse. En résulte une narration capricieuse et fébrile, une sorte de recherche du temps perdu doublée d'une quête de l'espace perdu : Athènes, Rome, Paris... Et la Norvège, où le narrateur s'était rendu le temps d'un été, sans but précis, si ce n'est de « devenir écrivain ». A présent, il y revient en pensée, au gré de rencontres fortuites avec ses amis d'antan. Il revit sa jeunesse, avec l'omniscience de celui qui, commençant une histoire, en connaît déjà la fin.



Un été norvégien est l'instantané, tout en mouvement, d'une génération en quête d'action, proie facile d'égarements idéologiques, crédule et irresponsable, désarmante dans sa bonne foi. Emporté par ce tourbillon, le lecteur respire à pleins poumons l'air d'une époque qu'il n'a peut-être pas connue. ■

ELENA BALZAMO

► *Un été norvégien* (Passmyndir),

d'Einar Mar Gudmundsson, traduit de l'islandais par Eric Boury, Zulma, 336 p., 21 €.



Critiques | Littérature

SANS OUBLIER

Revenir à la vie

Il n'est pas toujours facile de se supprimer, même lorsqu'on est fermement décidé, comme le héros du nouveau roman d'Audur Ava Olafsdottir (née en 1958). Ce bricoleur introverti voudrait disparaître de la façon la plus discrète, sans déranger personne ni se donner en spectacle. Ainsi son projet l'amène-t-il au bout du monde, dans un pays dévasté par une guerre civile. Là, pas la peine de chercher à mourir : la mort vous guette à chaque pas. Pourtant, un lent processus de retour à la vie va commencer pour le candidat au suicide et son entourage. Un chemin sinueux, semé d'embûches, à l'instar de la ville où il échoue, qui n'est que ruines et champ de mines. Les personnages de la romancière islandaise sont des gens simples. Vulnérables, ils n'ont guère d'autres armes que leurs ressources intérieures. Ce sont leurs échecs et leurs victoires – le plus souvent sur eux-mêmes – qui en font de remarquables personnalités. La fragilité de l'existence est dépeinte ici avec un sourire mélancolique qui n'exclut pas respect et admiration. L'auteure de *Rosa Candida* ou du *Rouge vif de la rhubarbe*

(*Zulma*, 2010 et 2016) a le talent de surprendre sans cesse le lecteur : insolites et à première vue intimistes, ses histoires sont comme ces bulles de cristal, dont chacune,



aussi petite soit-elle, contient un univers entier. Un art humaniste au meilleur sens du mot. ■

ELENA BALZAMO

► *Ör*, d'Audur Ava

Olafsdottir,

traduit de l'islandais

par Catherine Eyjolfsson,

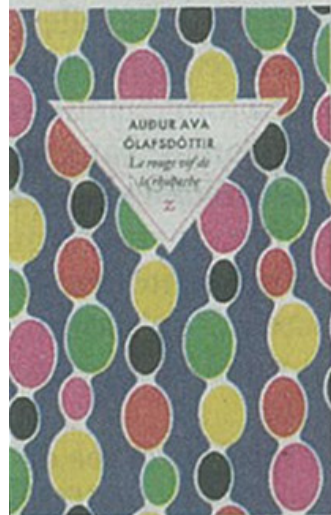
Zulma, 240 p., 19,00 €.

Le Monde DES LIVRES

Elena Balzamo, 25 août 2016

Paysage avec paralysie

Révélee au public français grâce à *Rosa candida* (Zulma, 2010), l'Islandaise Audud Ava Olafsdottir (née en 1958) possède l'art de dire les choses compliquées avec des mots simples. Celui aussi de suggérer l'émerveillement devant le miracle quotidien de l'existence – se baigner dans la mer glaciale, participer à la confection du boudin traditionnel, regarder la photo d'un homme, le père, jamais connu, et d'une femme, la mère, partie au loin et jamais revenue, ou encore se fixer un but incroyable tel qu'escalader une montagne de 800 mètres sur des béquilles ! Quand on est une adolescente paraplégique, comme l'héroïne de ce livre, à qui la plupart des choses de la vie resteront à jamais inaccessibles, on apprend à les aborder d'une autre manière. On voit ce que les autres ne voient pas



avec une intensité peu commune. Le petit village côtier devient un tableau d'Albert Marquet – la maison rose, la tour violette, la mer gris ardoise. Un carré de rhubarbe prend des allures de forêt vierge... D'une grande plasticité, l'écriture d'Olafsdottir est mise ici au service d'un projet délicat : peindre le paysage intérieur d'un être à part. Un défi que la romancière relève avec un indiscutable brio. ■ E. B.

► **Le Rouge vif de la rhubarbe** (*Upphækud jörd*), d'Audud Ava Olafsdottir, traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson, Zulma, 156 p., 17,50 €.